

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 1 : 1914-1915) du

22 décembre 1914

L'invasion allemande n'a pas respecté la résidence royale de Laeken. Il se raconte toutes sortes de choses sur ce que les envahisseurs y ont fait. Voici exactement ce qui s'est passé. J'ai pris mes renseignements auprès du personnel du palais :

Dès le premier soir de l'occupation de Bruxelles, six cents Allemands — des Saxons — avec une douzaine d'officiers pénétraient, vers 10 heures, dans le parc royal par la grille voisine de l'usine électrique. Ils passèrent la nuit dans la cour, sauf les officiers qui logèrent dans les dépendances occupées par les employés du château. Cette petite troupe repartit à 7 heures et demie du matin.

Ce même jour, le 21 août donc, arriva une troupe plus nombreuse, environ 1.500 hommes, dont les chefs déclarèrent au personnel qu'ils prenaient possession du palais. Ils commencèrent par se reposer dans le péristyle après avoir fait apporter des tables, fauteuils, coussins, etc., et par... s'y faire photographier.

En même temps, deux officiers obligeaient le

chef du personnel, M. Martin, à leur montrer l'intérieur et à leur ouvrir les portes de tous les appartements ; sur chaque porte, ils inscrivaient un nom, celui de l'officier auquel l'appartement était réservé. Mais il n'y avait pas de lits ni de lavabos dans les chambres des appartements pour les étrangers ; tout avait été envoyé par la Reine à l'ambulance du palais de Bruxelles. Cela irrita les deux Allemands ; ils déclarèrent qu'ils en feraient réquisitionner. Quand on arriva devant l'appartement du Roi, M. Martin leur fit très poliment observer qu'ils disposaient d'assez de chambres et pouvaient se dispenser d'utiliser celle de Sa Majesté ; ils ne répondirent que par des paroles de menace ; il fallut leur ouvrir cet appartement comme les autres et ils écrivirent sur la porte : « *Excellenz* ». Cette « *Excellenz* » à qui l'on faisait l'honneur de la loger dans l'appartement du Roi était le chef de la troupe, un général.

Pendant que, contraint et forcé, M. Martin promenait ces deux officiers à travers le château, il en arrivait à tout instant d'autres, qui lui réclamaient du vin, beaucoup de vin, disaient-ils ; l'un d'eux, estimant qu'on ne mettait pas assez d'empressement à le satisfaire, menaça de son revolver un homme de service.

La visite du château s'acheva donc par celle des caves. Les Allemands se les firent ouvrir toutes, avec menace de revolver chaque fois que M. Martin essayait d'en sauver une en disant que

celles déjà ouvertes leur fourniraient du vin à suffisance. Les officiers faisaient marcher M. Martin devant eux en gardant le revolver au poing et ils s'étaient fait renforcer de deux hommes armés ! Ils craignaient peut-être qu'il n'y eut des « *francs-tireurs* » cachés parmi les bouteilles ...

S'il y avait du vin dans le château, il n'y avait aucune victuaille. M. Martin dut livrer les quelques provisions qu'il avait à son domicile particulier.

Le soir, les officiers festoyèrent dans le palais. Celui-ci resplendissait de lumières. Ses nouveaux hôtes avaient voulu que l'éclairage électrique fût porté au maximum. Le courant électrique venant de l'usine de la ville était coupé ; la lumière n'était plus fournie que par la petite usine du château, qui ne disposait plus d'une grande force de production. On courait le risque, par ce gaspillage de lumière, de se trouver tout à coup dans les ténèbres. Tard dans la soirée, M. Martin crut bien faire d'aller en avertir les bambocheurs en uniforme, avec la politesse d'un homme qui vit dans l'atmosphère des cours depuis trente-cinq ans. Eclat de fureur des officiers, tous gris, naturellement. L'un d'eux jette M. Martin sur une chaise, ainsi qu'un domestique qui l'accompagnait :

« *Et maintenant plus un mot ! - crie-t-il au chef du personnel -. Je vous défends de parler et je vous défends de bouger ! Et si la lumière s'éteint, on vous tue, ainsi que le directeur de l'usine, que nous irons chercher !* »

M. Martin tenait son chapeau à la main.

L'officier le lui arracha en disant :

« On n'a pas besoin de son chapeau pour mourir ! »

M. Martin dut rester sur sa chaise jusqu'à ce que les officiers montassent se coucher, vers 2 heures du matin.

J'ai dit qu'ils s'étaient emparés de la chambre du Roi. Ils ne respectèrent pas davantage celle de la Reine. Et l'on imagine la grossière volupté pleine d'orgueil puéril et barbare avec laquelle ces lourds Saxons pris de vin se vautrèrent dans les fauteuils et les lits des appartements intimes des souverains dont ils envahissaient le pays.

Dans les autres chambres à coucher, où il n'y avait ni lits ni lavabos le matin, on en avait apporté l'après-midi qui avaient été réquisitionnés Dieu sait où.

Les hommes logeaient dans une cinquantaine de chambres, au-dessus des écuries. Dans les écuries, avaient été déposés des meubles du château ; les soldats eurent vite fait de les ouvrir; ils y trouvèrent en quantité des rideaux, des stores, des draperies, des tapis, des couvertures, des cousins ; tout cela servit à confectionner des paillasses et à faire office de draps et de couvertures de lit.

Le personnel continua d'être accablé d'exigences tracassières le lendemain 22 et les jours suivants. Les officiers voulaient, entre autres,

fumer des cigares du Roi des Belges. Or, le Roi n'avait pas laissé de caisses de cigares au château. Ils en étaient furieux. M. Martin essaya de les calmer en leur offrant ses cigares. Mais c'étaient les cigares du Roi qu'il leur fallait ! Ils durent bien renoncer à la vaniteuse satisfaction d'en fumer. Mais ils n'en décoléraient pas. Et ils accompagnaient leurs réclamations et leurs menaces d'interrogations ricaneuses au personnel, notamment sur l'endroit où le Roi se trouvait à ce moment. Le personnel n'en savait rien. « *Oh ! il est à Anvers* », disait un officier ; « *non, non, il a fui en Angleterre* », ripostait un autre.

Le 22 au soir, M. Martin fut de nouveau menacé de coups de revolver par deux officiers qui venaient d'arriver et qui exigeaient du linge de lit frais. Leur revolver braqué ne parvint pas en faire surgir de la lingerie là où on les conduisit et où ils ne trouvèrent plus que du linge de table ; ils prirent des nappes pour en faire des draps de lit et des essuie-mains pour en faire des taies d'oreillers.

Des officiers, souvent très brutaux, arrivaient en auto en dehors des heures de repas et réclamaient à dîner. On avait bien de la peine à leur faire admettre qu'il n'y avait pas au palais, vide de ses habitants, de quoi improviser un dîner. Un colonel, arrivé un soir vers 9 heures, hurla et tempêta comme un démon parce qu'il avait dû faire chercher son dîner à l'Hôtel Métropole à Bruxelles et que l'auto tardait à revenir !

Ces messieurs ne faisaient pas venir de Bruxelles que des repas. Ils ne se gênaient pas pour loger aussi des gourgandines dans les appartements du château royal.

Les caves devaient rester ouvertes. Inutile de dire qu'on les viciait consciencieusement. Un soir, un officier (celui-là même qui, dans la nuit du 21 au 22 avait immobilisé M. Martin sur une chaise en le menaçant de mort) s'attendrit soudain, le verre en main, devant le chef du personnel : « *Nous avons repoussé les Anglais et les Français qui envahissaient votre sol - lui dit-il -, votre roi va revenir ; je vais boire à sa santé !* » Un peu plus tard, il tint à remettre à M. Martin, qui le garde comme « *souvenir de guerre* », un reçu, en français, ainsi libellé :

“24.8.14.

Je reconnais avoir reçu au château de Laeken ce qui suit :

Une bouteille de Porto ;

Deux bouteilles de vin du Rhin ;

Trois bouteilles de Bordeaux (Château des vignes),

de la cave du Roi des Belges.

*Gerstenlens, oberstlieutenant und commandeur
der munition colonnen der II A. K. »*

Le 24, enfin, officiers et soldats débarrassèrent le château de leur présence ; mais ce ne fut pas

sans emporter des « souvenirs » de leur séjour dans une résidence royale. Après le départ des officiers, on constata la disparition de menus objets garnissant la table de travail du Roi, le meuble-bureau de la Reine, d'autres meubles, des cheminées ; certains de ces objets avaient de la valeur comme objets d'art, d'autres comme souvenirs de famille ; toutes les cartes de visite du Roi avaient été enlevées.

Avant le départ de l'état-major, un officier avait exigé que M. Martin fit le tour du château avec lui. Il allait très vite. Et, tout en allant, il disait à tout instant « *Vous voyez, rien n'a été enlevé, on n'a rien dérangé* ». M. Martin lui fit remarquer qu'il était bien difficile de constater quoi que ce fût à cet égard dans une inspection si rapide. Mais on ne pouvait s'arrêter; l'officier était très pressé. Et il ne répondait qu'en insistant : « *Vous voyez bien, vous voyez bien, il ne manque rien !* »

Pour finir, M. Martin fut obligé de signer un papier où était formulée une constatation dans le sens de la phrase à répétition de cet officier. On se rend compte de la valeur d'une attestation ainsi arrachée.

Quatre jours plus tard, le 28, nouvelle arrivée d'Allemands — cinq à six cents hommes. Ils ne restent que quelques heures, le temps de marquer sur les portes des appartements les noms d'officiers à loger le lendemain et de se livrer à diverses effractions, bris de clôture et petits vols.

Le 29 août, des troupes passent et laissent une garde, qui reste jusqu'au 31 au matin. Enfin, le 15 octobre, une quarantaine d'hommes sont venus s'installer, sous le commandement d'un lieutenant Kutner, qui a déclaré, en arrivant, au personnel :
« C'est moi qui suis votre roi ; je resterai ici jusqu'à la fin de la guerre ; j'ai la charge de la surveillance du château. »

Et il a pris possession des appartements des officiers d'ordonnance du Roi, mais en faisant modifier les aménagements. Tels qu'ils se présentaient, ils n'étaient pas dignes d'un officier allemand, a-t-il déclaré avec un orgueil plein de cabotinage. Il a fallu changer les tapis, placer de nouveaux appareils d'éclairage électrique, aller chercher au château, pour ce lieutenant, des fauteuils et des chaises longues, lui fournir des cristaux et du linge de table plus fins !

Un matin il se fit photographier dans le cabinet de travail du Roi, et ensuite dans les appartements de la Reine.

Sa « royauté » a duré deux mois. Il a reçu, il y a quelques jours, l'ordre de partir avec sa troupe. Celle-ci n'a, jusqu'ici, pas été remplacée.

Les diverses troupes qui y ont logé ont laissé le palais de Laeken et ses dépendances dans l'état de malpropreté qui est la marque de fabrique de ces gens-là. Il y a toute espèce d'ordures partout, en couches épaisses, jusque sur les toits ! (1).

(1) Voir 6 janvier 1917 :

<https://www.idesetautres.be/upload/download.php?file=19170106%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Notes de Bernard GOORDEN.

Voyez ce qu'en dit, à partir du **31 juillet** 1914 (19140731), Auguste **VIERSET** (1864-1960), dans *Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*.

Rappelons qu'Auguste **VIERSET**, secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : *Adolphe MAX*. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in *La Nación* ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du 23 juillet 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad de Bélgica (20-25)* » (in *La Nación* ; 07-12/12/1914) :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<https://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans *La Belgique pendant la guerre* (*journal d'un diplomate américain*), à partir du 4 juillet 1914 (en français et en anglais).

Tous ces documents sont accessibles via <https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>